

A Neuchâtel, on met les morts en boîte

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE Jacques Hainard nous fait pénétrer dans l'usine à produire de la mémoire collective. Une exposition que Michel Audétat a visitée en primeur et avec plaisir.

Commémorer est devenu une occupation à plein temps. Pas le temps de reprendre son souffle après la capitulation de l'Allemagne nazie, la naissance de Sartre et la mort d'Einstein, déjà se profilent le champignon d'Hiroshima et la crise cardiaque de Joe Dassin pour le cœur de l'été: eh oui, vingt-cinq ans déjà que l'apologiste chantant des *Petits pains au chocolat* nous a quittés; on ne manquera pas de vous le rappeler le moment venu. Car le besoin de commémorer alimente désormais un marché florissant qui est aussi une foire d'empoigne.

Imaginait-on que Jacques Hainard allait jouer des coudes pour imposer le centenaire du Musée d'ethnographie de Neuchâtel créé en 1904? C'était mal connaître ce directeur rusé et aimablement contrariant. Il a laissé passer l'anniversaire, a pris un peu de recul, et propose aujourd'hui une exposition portant précisément sur tous les trafics de mémoire que mettent en œuvre les commémorations. Ça s'appelle *Remise en boîte*, et c'est une invitation à s'introduire dans l'obscur machine à produire de la mémoire collective.

LE TRAGIQUE NE PRÉVIENT PAS Cela débute par un peu de lecture: Proust, Freud, des chimistes évoquant la mémoire comme une affaire de molécules... L'exposition fournit un léger bagage théorique auquel il est recommandé de s'intéresser avant de pénétrer dans la première pièce. C'est un salon ordinaire. Il y a des bibelots sur les meubles. Des photos au mur. Un chat qui dort sur le canapé. L'atmosphère rassurante entretient l'illusion que le malheur n'arrive qu'aux autres.

L'événement va surgir au détour d'un couloir. Lumière violente. Bruits. Cris de panique. Le tragique ne prévient pas; le tsunami ou les kamikazes du 11 Septembre déboulent sous un ciel bleu. Saisi, le visiteur

entre alors dans une crypte où il suit, d'un banc à l'autre, en s'éloignant progressivement de l'événement, un itinéraire qui amène à s'interroger sur les mécanismes de la mémoire collective. Il est ainsi conduit vers un lieu rempli des candidats à la commémoration, Auschwitz et le mur de Berlin, mais aussi Kurt Cobain et Lady Di. Le culte des défunts élabore la matière mémorable qui sera finalement mise en boîte. Elle est rangée dans la galerie qu'on emprunte ensuite: des boîtes de conserves à perte de vue, soigneusement étiquetées, qui dessinent une perspective du plus bel effet.

«Il est étonnant que tout le monde fasse quelque chose de ses morts.»

LE CHAT EN BOÎTE Reste à visiter le «bureau des archivistes» que des âmes errantes viennent troubler par des coups de fil inopinés. Puis le «marché» où l'ouverture des boîtes révèle des contenus saugrenus: jeux vidéos, bouteilles de vin à la mémoire de Mussolini, statuettes vendues dans les boutiques d'aéroports... L'humour ethnologique de Jacques Hainard s'épanouit dans ces rapprochements curieux. On est mûr pour la dernière salle: c'est le même salon qu'au début, mais tout ce qui évoque la mémoire de son propriétaire a été mis en boîte. Même le chat.

«Il est étonnant que tout le monde fasse quelque chose de ses morts», constate Jacques Hainard qui reste fidèle à sa méthode: éloigner les réalités familières afin de mieux les comprendre. En ce sens, la mise et remise en boîte fonctionne

